Bergame à Chartres
FRC 14414

LA JOURNEE DES DUPES,

PIÈCE TRAGI-POLITI-COMIQUE;

REPRÉSENTÉE

SUR LE THÉATRE NATIONAL

PAR

LES GRANDS COMÉDIENS DE LA PATRIE.

Case
FRC
14414

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

BIMEAURA. } *Conjurés du*
PECHEILLAR. } *grand Collège.*

CATEPANE. }
MONTMICY. } *Conjurés du*
MOLA. } *petit Collège.*
ALMENANDRE. }

MOUNIER, *Citoyen vertueux.*
LAIBIL; *on ne ſait pas bien ce que c'eſt encore.*
YETAFET, *Officier.*
LA PEYROUSE, *voyageur.*
O PARIA, *Indien.*
Mde. DU CLUB, *Maîtreſſe d'auberge.*

M. GARDE-RUE, *Sergent.*

SOLDATS.

TROUPE DE BRIGANDS, *soi-disants Nation.*

LA JOURNÉE DES DUPES,

PIÈCE TRAGI-POLITI-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

Eh-bien, Pecheillar, tu t'applaudis sans doute de t'être associé à mes projets. Ta réputation, rivale de ma gloire, a déja porté ton nom dans toutes les provinces du Royaume. Mais ne nous bornons pas à de vains triomphes ; la réputation, comme le ciment qui unit les diverses parties

d'un édifice, ne doit être rien pour nous, si elle ne sert à consolider notre fortune.

PECHEILLAR.

Qui peut mieux que moi, Bimeaura, saisir la vérité de ce principe. De tout tems j'ai regardé la réputation des hommes comme une vapeur legère, qu'un souffle élève, & qu'un souffle abaisse. Mon intérêt doit être pour toi le garant de ma fidélité & de mon zèle. J'ai tout à gagner & n'ai rien à perdre.

BIMEAURA.

C'est là la position qui favorise les grandes entreprises; aussi ai-je mis ma confiance en toi, comme un agent sur & décidé. Je vais actuellement te découvrir, sans mistère, les nouveaux plans qui doivent assurer nos hautes destinées.

Il est tems, Pecheillar, de te faire distinguer les amis qui nous servent, des rivaux que nous avons à combattre. Trois factions ont renversé le trône, tu les a toutes confondues

dans leur marche, il faut te faire connoître leurs vues.

Reken, ivre de bonheur & de gloire, a cru que c'étoit trop peu pour un homme de ſon caractère d'être le miniſtre d'un roi puiſſant. Son étonnante popularité lui a fait concevoir le hardi projet de s'établir médiateur entre le monarque & ſon peuple, croyant les maîtriſer également, l'un par la crainte, & l'autre par l'eſpérance. Il a préparé la deſtruction des deux premiers ordres de l'état; j'ai favoriſé ſa marche, parce qu'elle s'accordoit avec mes plans. Mais Reken n'a pas une ame faite pour les grandes révolutions. Reken a pris le maſque de la vertu, ignorant ſans doute que ſi les Saints peuvent attirer le peuple aux pieds des autels, il faut un autre caractère & d'autres moyens pour le conduire à la brêche. Sylla, Catilina, Cæſar, Cromwell; voilà les modèles qu'il faut ſuivre quand on veut boulverſer un empire; auſſi avec un nom ſouillé, mais avec une audace qui ne reſpecte rien, je

ſuis plus redoutable que lui. Reken a donc tremblé, quand il a vu que ſon pieux bavardage ne maîtriſoit plus ces flots impétueux que j'agite à mon gré. Il a balancé dans ſa marche, je l'ai pris ſur le tems, & l'attaquant avec courage, j'ai affoibli cette grande popularité, j'ai dévoilé ſa foibleſſe, intimidé ſon génie; mais Reken n'eſt point anéanti, il convient encore à mes projets qu'il ſe traîne ſans gloire ſur le chemin de la liberté, dans lequel ſon ambition a imprudemment engagé ſes premiers pas.

PECHEILLAR.

Ce n'eſt aſſurément pas là le rival que nous avons à craindre.

BIMEAURA.

Non, ſans doute, ce foible eſprit eſt pour toujours abandonné à la honte & aux remords. Mais comme les évènemens ſemblent ſe jouer de la prudence des humains! l'homme qui, ſans génie, ſans projet, s'eſt jetté dans le tourbillon, uniquement pour

avoir l'air de jouer un rôle, eſt celui que les circonſtances veulent envain élever au-deſſus de moi. Yetafet veut anéantir la monarchie, pour former une aſſociation fœdérative. Il compte obtenir le commandement des milices des provinces eonfédérées, c'eſt là la récompenſe que lui promet le parti dont il ſert les projets ; mais il ſe flatte d'un fol eſpoir. En vain il cherche à couvrir ſon ambition du voile de la popularité ; en vain il affecte de prendre avec ſoumiſſion les ordres de Laibil ; la fauſſe modeſtie eſt un cadre qui fait reſſortir l'orgueil ; c eſt inutilement encore qu'il l'entoure de livrées ſomptueuſes, qu'il charge ſon écuſſon des anciennes abéilles des Rois francs, il faut autre choſe qu'un mannequin doré pour faire un maire du palais.

Yetafet ſait que je ſuis inſtruit de tous ſes projets, il ſait que je veux les combattre, mon audacieux génie l'allarme, &, au milieu de ſa garde faſtueuſe, il tremble.

Tu vois, Pecheillar, que nous

avons dû marcher tous de front juſqu'à ce jour, puiſque nos projets ne trouvoient d'obſtacles que ſur le trône. Mais cette journée doit mettre fin à notre union, l'évènement qui ſe prépare va décider notre ſort.

PECHEILLAR.

De quelle impatiente curioſité tu remplis mon eſprit.

BIMEAURA.

Tu connois mes principes ; j'ai mis en mouvement les deux grands agens du monde : l'intérêt & la vanité. Déja ces avocats, dont la horde obſcurcit l'aſſemblée, ſe croyent autant de potentats. Ces enfants perdus que j'ai enlevés à leur familles, & que mon génie dirige, penſent être des hommes, & ſont flattés de voir divulguer un ſecret qui n'étoit encore connu que du précepteur qui les avoit fouettés la veille. Des courtiſans, idolâtres de l'autorité, jouent toujours le même rôle, ils encenſent leur idôle entre

les mains du peuple. Le parjure & l'uſure ont décidé la marche d'un pontif; des *paſteurs* ſubalternes & ignorans, égarés par l'avarice & l'orgueil, eſpérent partager la puiſſance & la fortune de leurs chefs; le bourgeois engoncé ſous ſes larges épaulettes ſe croit le rival d'Alexandre; le peuple ſouffre, je le ſais; mais l'eſpérance le ſoutient encore, & je ne puis m'empêcher d'admirer avec toi la crédulité de cette tourbe ignorante, à qui il m'a été ſi facile de perſuader que je paſſois ſubitement du genre de vie diſſolue dans laquelle nous avons vécu, pour braver en ſa faveur tous les dangers, me livrer aux plus pénibles travaux, ſans aucun intérêt perſonnel, uniquement guidé par le ſaint amour de l'humanité. Non, peuple inſenſé, Bimeaura ſeroit plus peuple que toi, s'il ne s'élevoit pas à de plus hautes idées!

Je veux être maître, Pecheillar, & n'ai encore rien fait pour le devenir. Les deux premiers ordres de l'état anéantis, l'armée débauchée, les

tribunaux supprimés, l'honneur français souillé par mille atrocités, la discorde, à la voix de mes agens, secouant par-tout ses flambeaux ; tout est inutile sans le coup qu'il faut frapper aujourd'hui. La présence du monarque m'offusque, le grand caractère de la reine m'effraye, il faut que tous ces phantômes importuns disparoissent.

PECHEILLAR.

Mais je ne te vois aucuns moyens suffisans dont tu puisse disposer pour une si grande entreprise. Où sont tes soldats ?

BIMEAURA.

Mes soldats ! j'ai de grands trésors que je prodigue, & songes qu'un soldat, qui une fois a vendu son honneur, a toujours un marché ouvert avec celui qui peut le payer.

PECHEILLAR.

Mais ne crains-tu pas que ton projet ne soit connu, & qu'une main vangeresse .....

BIMEAURA.

Ne crains rien pour moi, tous mes ennemis ſont parmi les gens délicats & honnêtes, & je diſpoſe du fer & du poiſon des ſcélérats. Mon plan eſt bien combiné, rapporte-t-en à mon génie ? Je me ſers de la vanité d'Yetafet qui veut avoir le monarque ſous ſa garde, je l'ai excité par mes émiſſaires ; mais tout ſera conſommé par les mains les plus viles. Le roi prendra la fuite, & ſon épouſe..... Mais quel bruit entends-je ? C'eſt le peuple qui s'attroupe, il faut lui parler, & je t'inſtruirai après du rôle que tu dois jouer dans cette importante journée.

SCÈNE II.

BIMEAURA, PECHEILLAR, *une Patrouille de la Garde Nationale, du Peuple.*

(Deux Sentinelles placés vis-à-vis l'un de l'autre.)

(ensemble.)

QUI vive !

UNE POISSARDE.

N'ayes pas peur, patrouille, c'eſt moi.

LES DEUX SENTINELLES *(ensemble.)*

Paſſez de l'autre côté.

LES POISSARDES.

Eſt-ce que la rue a trois côtés? Vaudroit autant nous dire de nous en aller. *(appercevant Bimeaura.)*

Hé ! c'eſt notre vigoureux.

Par quel haſard notre gros papa

eſt-il hors de chez lui de ſi bon matin.

BIMEAURA.

Mes enfans, je veille toujours pour votre bonheur.

UNE POISSARDE.

Faut convenir, Meſdames, que j'avons là un brave galant; il faut, mon vigoureux, que je te plante deux bons baiſers ſur tes groſſes joues.

UNE POISSARDE.

T'as raiſon, Catherine, il le mérite bien; car il paye mieux qu'un Prince.

BIMEAURA.

Rien ne me plaît, Meſdames, autant que ces témoignages de votre tendreſſe.

UNE POISSARDE.

Il a ma finte lâché le mot; c'eſt que je t'aimons bien. Je ferons toujours tout ce que tu voudra; tu ſais comme j'étions prêtes pour ce chien de *veto*; mais actuellement, mon

vigoureux, dis-nous donc qu'euque c'eſt que cette varmine là ?

BIMEAURA.

Mais ce ſeroit peut-être bien long à vous expliquerr

UNE POISSARDE.

Pardienne, mon vigoureux, toi qui as tant d'éloquence, tu nous diras ça en quatre mots. J'entendrons toujours aſſez bien. Tiens, c'eſt que jamais je ne ſavons les choſes qu'après que je les avons faites, & je voulons nous exercer pour envoyer nos Députés à l'aſſemblée nationale.

BIMEAURA.

Eh bien, voici ce que c'eſt que le *veto*. Il y en a de deux eſpeces ; l'un eſt abſolu & l'autre ſuſpenſif.

UNE POISSARDE.

Tians, Catherine, vois-tu comme il parle ; c'eſt du biau ça, dame.

BIMEAURA.

Imaginez-vous que vous êtes dans votre

votre maiſon bien tranquille, la table miſe, toute votre famille s'apprête à manger la ſoupe; il prend fantaiſie au roi de dire *veto*, & ſur le champ il prend votre ſoupe, & vous laiſſe là, emportant votre dîner.

UNE POISSARDE.

Qu'eu chienne de gueule! je ne voulons pas de cet abſolu, ça rime à mon cul.

UNE AUTRE POISSARDE.

Mais, mon vigoureux, j'ons donc queuque choſe de cette affaire-là; car j'ons le ſi penſif.

BIMEAURA.

Oui, vous avez le *veto* ſuſpenſif, mais c'eſt comme ſi vous n'aviez rien. Car lorſque le roi aura dit ſon *veto*, vous avez encore plus de deux ans pour manger votre ſoupe.

UNE POISSARDE.

Oh, morbleu, je ne laiſſerai jamais refroidir la mienne.

BIMEAURA.

Vous voyez avec quel zèle nous vous ſervons, nous courrons bien des dangers, mais nous ne craignons rien, tant que nous ſommes ſûrs de vos ſervices. Songez que nous avons des ennemis communs ; on vous les fera toujours connoître ſous le nom d'ariſtocrate ; il n'en faut épargner aucun. Ainſi obeiſſez aveuglement aux gens qui vous donneront des ordres. Adieu, Pecheillar, ſuis-moi.

TOUTES LES POISSARDES *enſemble.*

Je brûlerons notre derniere juppe plutôt que de l'abandonner.

UNE POISSARDE.

De quelle diable de chicane il nous a debarraſſé-là. C'étoient les riſtocrates qui vouloient ce *veto* pour manger notre pain, ah ! les chiens.

UN HOMME DE LA TROUPE.

Je vais mettre quatre charges dans mon fuſil & le premier ariſtocrates que je rencontrerai, payera pour le *veto.*

UNE POISSARDE.

Mesdames, allons joindre nos camarades qui nous attendent, car il y a quelque chose de grand à faire aujourd'hui:

Le peuple sort, excepté quelques traîneurs qui voient arriver M. de la Peyrouse & o Paria, ils les observent.

SCÈNE III.

LA PEYROUSE, O PARIA, *quelques gens du Peuple.*

LA PEYROUSE.

MON cher O Paria, tu as trop pleuré ta patrie pour être étonné des transports qui agitent mon cœur en voyant mon pays. Le spectacle que t'ont présenté des marins fatigués d'une longue navigation,

a ſuffi pour t'inſpirer le deſir de connoître la France ; mais quels tableaux ſublimes & raviſſans vont s'offrir ici à ton eſprit obſervateur, vont pénétrer ton cœur ſenſible. Un territoire immenſe, une population nombreuſe, gouvernés par des reſſorts inviſibles qui entretiennent par-tout l'harmonie, la confiance & le bonheur. Tes yeux vont être éblouis de l'éclat du trône. Tu vas voir le plus grand monarque de l'univers tempérant ſa puiſſance & ſa force par ſa modération & ſes vertus pacifiques ; près de lui une reine brillante de gloire & de beauté, adouciſſant par une affabilité touchante cet air de majeſté qu'elle tient de la nature & de ſon grand caractere.

UN HOMME DU PEUPLE (*bas à la troupe.*)

Quel langage ! c'eſt bien là un ariſtocrate. Courrons vîte chercher du monde pour l'arrêter.

(*Ils ſortent.*)

LA PEYROUSE.

Tu vas ſur-tout admirer l'urbanité & la douceur de ce peuple aimable, ſon idolâtrie pour ſon roi, cet eſprit piquant & ingénieux qui fait de la capitale le temple des arts, des ſpectacles enchanteurs, une police plus étonnante encore, les plaiſirs & la ſûreté attirant de toutes parts des voyageurs curieux, qui viennent ici répandre à grands flots les richeſſes des nations étrangères; tu ſeras touché ſur-tout de l'accueil flateur dont ce peuple généreux va récompenſer mes travaux & mes dangers; tu vas voir juſqu'à quel point les Français ſont dignes...

SCÈNE IV.

LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, M. GARDE-RUE, *Soldats.*

LE PEUPLE (*revient en criant*):

A bas la cocarde blanche!

LA PEYROUSE.

Que signifie ce langage?

LE PEUPLE.

A bas la cocarde blanche!

LA PEYROUSE.

Ignorez-vous donc qu'un soldat Français n'abandonne jamais ses couleurs.

LE PEUPLE.

Un soldat! Il n'y a plus de soldats en France, il n'y a que des citoyens.

LE PEYROUSE.

Retirez-vous, canaille! ou je vous ferai bientôt sentir qu'on n'insulte pas impunément devant moi l'armée Française.

LE PEUPLE.

C'est ainsi que tu oses parler à la la nation! (*Ils se jettent sur lui, lui arrachent sa cocarde, & lui volent ses boucles, sa montre, & tout ce qu'O Paria possede*).

A bas la cocarde!.... Il faut que tu fasse un don patriotique.

(*La patrouille arrivée*).

M. GARDE-RUE.

Paix là! paix là! Messieurs les Citoyens; de grace point de bruit!..... An nom de dieu, au nom de la loi! permettettez que j'approche. (*Il sépare le peuple*).

LA PEYROUSE à M. GARDE-RUE.

Ah! Monsieur, vous arrivez bien à propos pour me tirer des mains de ces brigands.

M. GARDE-RUE.

Modérez-vous, Monsieur, dans vos expressions, ces brigands sont des hommes.

LE PEUPLE.

C'est un aristocaste ! à la lanterne !

LA PEYROUSE.

J'imagine, Monsieur, que vous ne venez pas ici pour appuyer ces gens-là dans leur criminelle entreprise.

M. GARDE-RUE.

Monsieur, les droits de l'homme sont en vigueur, & je n'ai que la voie de la représentation, jusqu'à ce que la loi martiale soit publiée. Mais ces Messieurs sont des citoyens qui aiment autant la justice que la liberté.

LE PEUPLE.

C'est un aristocraste ! à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Patience, Messieurs ! je ne viens pas ici pour m'opposer à la volonté

ſouveraine de la nation ; mais vous ne refuſerez pas ſans doute d'entendre cet homme, qui n'a pas trop ſon eſprit à lui.

(*A la Peyrouſe*).

Qui êtes-vous, Monſieur ?

LA PEYROUSE.

Moi, Monſieur, je ſuis un voyageur.

M. GARDE-RUE.

Vous avez donc un paſſeport de votre diſtrict, veuillez bien me le communiquer.

LA PEYROUSE.

Un paſſeport de mon diſtrict ? que voulez-vous dire, Monſieur.

M. GARDE-RUE.

Vous ſavez bien, Monſieur, que depuis que nous ſommes libres, on ne voyage pas ſans permiſſion de ſa paroiſſe.

LA PEYROUSE.

Depuis que nous ſommes libres !....

Un passeport de mon district.... Je ne vous comprends pas, Monsieur.

M. GARDE-RUE.

Mais au moins avez-vous sur vous la permission du district pour porter un sabre.

LA PEYROUSE.

Est-ce qu'un Gentilhomme a besoin d'une permission pour porter ses armes.

LE PEUPLE.

Un gentilhomme !... c'est un aristocrate !... à la lanterne.

M. GARDE-RUE.

Prenez-garde à ce que vous dites, Monsieur. Vos réponses ne sont nullement satisfaisantes. Vous voyez qu'elles ne plaisent pas à la nation; elle finiroit par vous pendre ; il faut me suivre à l'hôtel-de-ville. (*aux soldats.*) Messieurs les soldats ! attention, je vous prie, au commandement !... Faites-moi l'honneur d'envelopper cet homme !

UN GRENADIER.

Mais, M. Garde-rue, ce n'eſt pas comme cela qu'on commande. Je vais vous faire voir ce que c'eſt... attention!... à droite & à gauche, ouvrez les rangs!... marche!... alte!... voilà votre homme enveloppé.

M. GARDE-RUE.

Ah! Monſieur le grenadier, que je vous ai d'obligation; vous m'avez tiré là d'un grand embarras.

LA PEYROUSE.

Comment, Monſieur, vous m'emmenez comme un criminel, & ces brigands qui m'ont maltraité & dépouillé reſtent libres.

M. GARDE-RUE.

Monſieur, je ne ſais qu'y faire. Je vois que vous ne connoiſſez pas encore bien la liberté. Vous êtes venu dans un mauvais moment, & vous voilà juſtement entre les droits de l'homme & la loi martiale.

LA PEYROUSE.

Expliquez-moi ces énigmes.

M. GARDE-RUE, (*avec un ſourire de mépris.*)

Je vois bien, Monſieur, que vous n'avez lu aucun des décrets de l'aſſemblée. Voici ce dont il s'agit. Nous avons obtenu les droits de l'homme; dès ce moment tout ce que vous appellez dans votre langage ariſtocratique, brigands, canaille, regne & fait tout ce qui lui plait; quand cela devient trop fort, on publie la loi martiale : c'eſt une fineſſe des ariſtocrates, parce qu'alors on tue tout le monde, ce qui établit l'équilibre, & fait une compenſation. C'eſt par cette ſublime combinaiſon qu'on a trouvé moyen de rendre libre & tranquille, tour-à-tour, les citoyens & les ariſtocrates.

LA PEYROUSE.

Je rêve, ſans doute.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez.

LA PEYROUSE.

Que voulez-vous que je crie ?

M. GARDE-RUE.

Ce que la nation vous commande.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez, ou je ne réponds pas de vos jours.

LA PEYROUSE (*en sortant.*)

Vive la lanterne ! vive la lanterne !

(*Ils sortent*).

O Paria reste.

SCÈNE V.

O PARIA, *seul.*

Il y a si long-tems que le capitaine est sorri de France qu'il n'en sait plus trouver le chemin ; il s'en croyoit plus près qu'il ne l'est. Il savoit mieux le chemin de nos Isles que celui de son pays... Mais qu'est-ce que c'est que nation, pour qui ces gens-là m'ont dépouillé. C'est sans doute quelque tyran qui pille les voyageurs. Pour moi je regrette bien peu mes boucles, je marcherai aussi bien pieds nuds. Je vais suivre le capitaine, car sans lui je ne trouverai jamais le chemin de cette belle France.

(*Il sort.*)

SECOND ACTE.

SCENE PREMIERE.

YETAFET, *(seul.)*

QUELS mouvemens ont-ils donc fait naître dans mon cœur ?..... Sans doute, ils ont raison..... Mon rôle eſt ſecondaire, il manque quelque choſe à ma gloire..... Un autre étale ſa puiſſance ſous les yeux de ſon ancien maître, il protége la cour, il aſſure la tranquillité de l'aſſemblée.... Et moi je règne ſur des bourgeois, qui, à chaque inſtant, me diſputent l'empire ; tout ce qu'il y a de grand fuit l'enceinte des murs où je commande. Que m'importe de déployer toute la pompe de l'autorité devant un peuple ſéduit & ignorant ; ils me faut d'autres regards, & la gloire ſans témoins eſt un palais ſans

lumières..... Oui !... Plus je réfléchis à cette grande entrepriſe, moins je vois de difficultés à l'exécuter..... Tout tremble au bruit de mes tambours.... Les ſoldats français déſertent aujourd'hui leurs drapeaux dès qu'il s'agit de les défendre.... Le prince trouvera peut-être quelqu'appui dans la fidélité de ſes gardes? Mais leur petit nombre trahira leur courage & leur zèle..... Allons le parti en eſt pris... S'il faut un roi à la France je veux en être maître; s'il doit perdre l'empire, je veux pouvoir m'en faire un mérite.

SCENE II.

YETAFET, LAIBIL.

LAIBIL.

QUEL parti prenez-vous? le tems preſſe; déjà le peuple s'aſſemble.

YETAFET.

Je veux, mon cher Laibil, aſſurer votre

votre autorité & ma gloire ; je marcherai à la tête des troupes.

LAIBIL.

Ah ! c'eſt nous aſſurer la victoire.

YETAFET.

Mais, écoutez Laibil, il faut ici allier la prudence au courage. Il ne faut pas nous laiſſer ſoupçonner d'ambition ou d'intrigue. Quand on a long-tems porté le maſque, il ne laiſſe voir en tombant que des traits défigurés & ternis. Autant notre modeſtie nous a été utile, autant elle nous rendroit odieux ſi nous nous laiſſions pénétrer. Il convient donc que nous ayons l'air de ne prendre aucune part à cet événement ; qu'une longue réſiſtance conſtate notre répugnance, & que la violence à laquelle nous aurons l'air de nous ſoumettre, ſoit d'avance la preuve de notre innocence ; vous connoiſſez ma marche de ce jour ; elle ne variera pas ... Vous reſtez ici ; rempliſſez à l'ordinaire vos fonctions, & lorſ-

qu'il en ſera tems vous me ferez avertir.

(Il ſort.)

SCENE III.

LAIBIL, *ſeul.*

QUEL manège !... Voilà donc les profondeurs de la politique ! Grand dieu ! tu lis dans le fond des cœurs, tu ſais que nous en ſommes pas tous, également coupables !

SCENE IV.

LAIBIL, LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, LA GARDE.

Le peuple (lance avec violence ſur la ſcène la Peyrouſe ſanglant & en déſordre.)

V'LA un ariſtocrate ;... un traître.. faut le pendre & le juger !

LAIBIL.

Ah ! voilà ſans doute quelque victime qu'il faut que j'arrache à leur fureur.....

LA PEYROUSE (*reconnoiſſant Laibil*).

Mais c'eſt lui... Quel coſtume nouveau !... Oui, c'eſt Laibil.... Ah ! mon cher Laibil, quel bonheur pour moi que de rencontrer un honnête homme. Inſtruiſez-moi, de grace qu'eſt-ce que... tout m'étonne & me bouleverſe.... (*Il veut embraſſer Laibil.*)

LAIBIL (*le repouſſe avec dignité.*)

Reſpectez ma mairie.... Songez que vous parlez à votre chef & votre juge.

LE PEUPLE.

Ah ! ah ! vois-tu comme il refuſe ce baiſer de Juda ! Ces ariſtocrates ſont les amis de tout le monde quand ils ont peur. A la lanterne d'abord !

LA PEYROUSE.

Tout le monde eſt fol !... *Il crie de toute ſa force*). Laibil ! Laibil ! réveillez-vous ! reconnoiſſez-moi ! reconnoiſſez-vous !

LAIBIL.

Citoyen je vous reconnois fort bien, & vais procéder à votre interrogatoire.

LE PEUPLE.

Point tant de cérémonie, monſieur le juge, c'eſt un ariſtocrate ; j'allons le mettre à la lanterne & vous ferez vot métier après, vous aurez du tems de reſte pour ça.

LAIBIL.

Au nom de la loi, Meſſieurs, permettez que je l'interroge.

LE PEUPLE.

C'eſt inutile, la nation l'a condamné. Qu'eu-que c'eſt que la liberté ſi je ne pouvons faire tout ce que je voulons.

LAIBIL.

Je fais tout le respect que je dois à la voix du peuple, mais si son interrogatoire nous fait connoître les chefs de la conspiration, si au-lieu d'un coupable vous en avez trente à punir.

LE PEUPLE.

Ma finte, il a raison! C'est un brave Magistrat que ça! Interrogez donc, Monsieur, mais de manière à lui faire tout dire, & lui tirer les vers du nez. J'allons tout écouter, car la justice est publique. Ça va bien mieux da! depuis que je nous en melons.

LAIBIL.

Homme quel est votre nom?

LA PEYROUSE.

Le Comte de la Peyrouse.

LE PEUPLE.

Je l'avons bian déniché, c'est un Comte! à la lanterne!

LAIBIL.

Quel eſt votre état?

LA PEYROUSE.

Je ſuis militaire.

LAIBIL.

Avez vous prêtez le ſerment?

LA PEYROUSE.

Oui! J'ai juré d'être toujours fidèle au Roi.

LE PEUPLE.

Voyez-vous! le chien d'ariſtocrate! à la lanterne!

LAIBIL, (*par forme de converſation*).

Avez-vous trouvé le fameux paſſage?

LA PEYROUSE.

Oui! & ſi mes vaſſaux avoient été en meilleur état, je ſerois arrivé par-là.

LE PEUPLE.

L'avez-vous bien-entendu, monſieur le Juge, il a découvert le fa-

meux paſſage de Mont-martre, & il auroit conduit ſes vaiſſeaux pour foudroyer Paris ! A le chien de traître ! vous verrez que c'eſt queu qu'égoût que je ne connoiſſons pas ! Ces ariſtocrates profitant de tout. Ne pouvant avoir la ville d'aſſaut, ils veulent la prendre à l'abordage.

LAIBIL (*avec gravité*).

Etes-vous depuis long-tems à Paris ?

LA PEYROUSE.

Ce Peuple le ſait auſſi-bien que moi. J'arrive.

LE PEUPLE.

Oh ! je feſons bonne police, je l'avons arrêté à tems ! le traître, il alloit peut-être ouvrir la porte de l'égoût à ſes vaiſſeaux.

LAIBIL (*toujours en accuſant*).

Avez-vous fait des cartes ?

LA PEYROUSE.

Oui, j'en ai beaucoup ! mais ce n'eſt asp le moment de les montrer.

LE PEUPLE.

Faudra bien qu'il les montre. J'allons le fouiller. Voyez queu chien! C'eſt lui qui a fait les cartes pour le faubourg Saint Antoine. Queu capture j'avons fait-là. C'eſt peut-être le Comte d'Artois... Faudra lui demander ça bien finement.

LAIBIL (*à-part*).

Je ſuis combattu par les devoirs de ma place, & mon amour pour les ſciences... Mes queſtions indiſcretes le conduiſent au bord du précipice... Il faut l'éloigner. (*à la Peyrouſe*). Sortez un moment. (*La Peyrouſe ſort*).

(*Au Peuple*).

Vous voyez comme il ſe compromet par ſes réponſes) il faut le laiſſer libre, & ſa conduite nous en découvrira bien davantage.

LE PEUPLE.

Oui, c'eſt bian fait. Je le reprendrons toujours, & ſi cela en fait pendre trente, comme vous nous le

promettez, ça ne fera que reculer pour mieux ſauter.

LAIBIL.

Qu'on le faſſe rentrer. (*La Peyrouſe rentre*).

Citoyen, vous êtes libre. Je vais vous donner quatre fuſiliers pour vous conduire.

LA PEYROUSE.

Je vous prie, Monſeigneur de Laibil, de me permettre de vous confier un billet que je vais écrire, il concerne mes plus chers intérêts.

(*Il écrit ſon billet, & le donne à Laibil*).

Je ne puis trop vous remercier de la juſtice que vous m'avez rendue.

(*Il ſort*).

SCENE V.

LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

VOILA une justice faite; mais j'en avons une autre encore qui presse.

LAIBIL.

De quoi s'agit-il, mes chers concitoyens?

LE PEUPLE.

Je voulons aller couper la tête à ces chiens de gardes-du-corps qui font des geuletons pendant que je mourrons de faim.

LAIBIL (*à-part.*)

Bon.... (*au peuple*). Mais êtes-vous bien instruits de cette prétendue offense.

LE PEUPLE.

Oh, que oui. Je l'avons lu dans un petit imprimé. Ils ont fait un grand

cabaret ; ils ont mangé plus de quinze cent livres de pain, & bu à l'avenant ; & puis ils ont dit au roi & à la reine qu'ils l'aimions bien ; je n'aimons pas ces façons-là.

LAIBIL (*à un confident*).

Sont-ils nombreux ?

LE CONFIDENT.

Oui.

LAIBIL.

Faites avertir le général.

LE CONFIDENT.

Tout eſt prêt. Il avoit donné ſes ordres ; il va arriver dans l'inſtant.

SCENE VI.

YETAFET, LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

AH! v'là le révolutionneux !

YETAFET.

Qui a-t-il pour votre ſervice, mes amis ?

LE PEUPLE.

Faut que tu nous conduiſe à Verſailles.

YETAFET.

Je ſuis fait pour obéir à toutes vos volontés & mourir à votre ſervice ; mais permettez que je vous repréſente.

LE PEUPLE.

Il n'y a pas de repréſentation qui tienne, faut marcher.

YETAFET.

Mais ſongez combien de malheurs

vont être la ſuite de cette démarche.

LE PEUPLE.

Je n'avons pas beſoin de biaux diſcours. Je t'avons fait not' commandant pour que tu nous obéiſſes; ainſi marche, ou à la lanterne!

YETAFET (*à Laibil.*)

Vous l'ordonnez, Monſieur.

LAIBIL.

C'eſt la volonté du peuple.

YETAFET.

Allons mes amis, je vais mourir à votre tête.

(*Tous ſortent.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PEYROUSE (*entre dans la salle d'un hôtel au palais-royal.*)

FUT-IL jamais un homme plus malheureux ! assailli, persécuté au milieu de ma patrie, ne reconnoissant ni ses loix, ni ses troupes, ni ses juges, je ne trouve aucun appui; je ne puis même rencontrer un ami qui m'explique ce que mon esprit ne peut concevoir.... Mais enfin je goûterai peut-être un peu de calme dans cette maison, & j'y prendrai les instructions que je ne sens que trop m'être nécessaires... Hola, quelqu'un!

SCENE II.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE DE L'HOTEL.

LA PEYROUSE.

AH! Madame, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez pris la peine de venir vous-même.

LA MAITRESSE.

Monſieur, je ne fait que mon devoir.

LA PEYROUSE (*à-part.*)

Enfin je vais trouver un être raiſonnable. Madame, je viens m'établir chez vous.

LA MAITRESSE.

Monſieur, vous ne pouvez mieux faire. Vous ſaurez toujours les nouvelles le premier; car tous ces Meſſieurs de l'aſſemblée ſe réuniſſent ici. Qu'eſt-ce que Monſieur deſire pour ſon dîner?

LA PEYROUSE.

Ce que vous voudrez, Madame, un poulet & des cotelettes de mouton.

LA MAITRESSE.

Il eſt indifférent pour Monſieur que ce poulet ſoit un perdreau, & les cotelettes du chevreuil.

LA PEYROUSE.

Je préfere le mouton & la volaille.

LA MAITRESSE.

Il n'y en a pas dans la maiſon. Depuis la révolution on ne mange que du gibier en France. Monſieur eſt il bien preſſé de dîner?

LA PEYROUSE.

Preſſé, Madame, je n'ai rien pris de la journée, & je ſuis horriblement fatigué.

LA MAITRESSE.

Il faudra que Monſieur ait la bonté d'attendre un moment, parce que le cuiſinier fait un ſervice.

LA

LA PEYROUSE.

Que je ne vous dérange pas ; je n'ai pas beſoin de beaucoup d'apprêts, & puiſque le cuiſinier fait un ſervice, il peut me faire réchauffer quelques plats ſans que cela le dérange.

LA MAITRESSE.

Monſieur ne me comprend pas bien ; c'eſt ſon ſervice militaire qu'il fait en ce moment ; il eſt au corps-de-garde.

LA PEYROUSE (*avec ſurpriſe.*)

Son ſervice militaire !

LA MAITRESSE.

Oui, Monſieur, il eſt major, & ſans mon compere qui eſt colonel, il l'eût été, car c'eſt un bel homme. Meſſieurs les gardes-françaiſes ont rechigné un moment, mais les bourgeois les ont mis à la raiſon. Notre tour de commander eſt enfin venu.

LA PEYROUSE.

Me voilà retombé dans les mêmes énigmes !... Madame, pendant que

nous cauſerons ici, ayez la bonté de me faire donner un morceau de pain.

LA MAITRESSE.

Volontiers, Monſieur, je vais donner des ordres, & ſi nous pouvons avoir ſeulement deux fuſiliers, vous en aurez dans moins de deux heures.

LA PEYROUSE.

Deux heures! deux fuſiliers!

LA MAITRESSE.

Oui, Monſieur. Oh, que cela ne vous inquiete pas, nous ne manquerons pas de fuſiliers, depuis que nous ſommes libres, tout le monde eſt ſoldat.

LA PEYROUSE.

Mais, Madame, ce mot de liberté retentit ſans ceſſe à mes oreilles; dites-moi un peu ce que l'on entend par-là en France?

LA MAITRESSE.

Monſieur ne ſçait pas ça encore?

Oh, ceſt bien plus beau qu'autrefois! actuellement, Monſieur, tout lemonde a le droit de faire des motions; vous n'avez qu'à mett re la tête à la fenêtre, vous en entendrez dans le jardin. Et puis quand on a acheté une livre de pain, on eſt bien ſûr de la manger, parcequ'on la fait eſcorter par un grenadier. Nous n'allons plus nous promener le dimanche qu'entre deux ſentinelles. Cela a bon air, Monſieur, on voit tout de ſuite que tout le monde eſt libre.

LA PEYROUSE.

Voilà certainement de grands caractères de liberté. Mais eſt-on plus heureux?

LA MAITRESSE.

Oh, non, Monſieur. Tout le monde ſouffre. Les marchands ſont ruinés, les ouvriers ſont ſans travail, les domeſtiques ſans place, & vous ne trouverez pas un écu dans Paris.

LA PEYROUSE.

Tout ceci eſt déſaſtreux. Je vois

que les grands ſeuls profitent de cette liberté aux dépens du peuple.

LA MAITRESSE.

Oh, que non, Monſieur. Les grands ſont plus malheureux que nous encore. Ils ſont tous chaſſés du Royaume, on brûle leurs chateaux, on coupe leurs bois, & perſonne ne veut les payer.

LA PEYROUSE.

Mais qui profite donc de ce changement?

LA MAITRESSE.

On dit que c'eſt l'homme.

LA PEYROUSE.

Mais quel homme.

LA MAITRESSE.

Ma foi, ce n'eſt pas nous toujours. Si nous avions ſeulement du pain!

LA PEYROUSE.

Quoi, Madame, eſt-ce-que la famine eſt en France? Eſt-ce-qu'il

n'y a pas eu de recolte cette année.

LA MAITRESSE.

Oh, Monſieur, la plus belle qu'on ait jamais vue. Mais cela n'empêche pas que le pain ne ſoit la choſe du monde la plus rare. Je vous jure que nous avons à Paris plus de poudre a canon que de farine.

LA PEYROUSE.

Mais quelle peut être la cauſe de cette diſette?

LA MAITRESSE.

Vous le ſavez bien, Monſieur.

LA PEYROUSE.

Je vous jure que tout eſt un miſtère pour moi.

LA MAITRESSE.

Mais, Monſieur, ſçait bien que ce ſont les ariſtocrates.

LA PEYROUSE.

Je vous jure que je ne vous comprend pas.

LA MAITRESSE.

Tout le monde ſait que les ariſtocrates empêchent les boulangers de cuire, les moulins de tourner, ils ne laiſſent pas même couler les rivières.

LA PEIROUSE.

Mais qu'entendez-vous par ces ariſtocrates.

LA MAITRESSE.

Ce que J'entends? Ces monſtres qu'il faut égorger.... ces hommes.... tenez, je vais vous chercher les petits imprimés, ils ne parlent que de cela. (*Elle veut ſortir & rentre effrayée*) entendez la nation.... écoutez.

LE PEUPLE (*dans le jardin*)

A la lanterne! L'accapareur de bled! L'ariſtocrate!

LA MAITRESSE.

Vous allez ſavoir, Monſieur, ce que c'eſt qu'un ariſtocrate, mais

il faut vous dépêcher, car ſon affaire ſera bientôt faite .... mettons nous à la fenêtre.... Oh, ciel! ils ſont a ma porte! c'eſt peut-être mon mari qu'ils cherchent!.... Ah : Je ſuis perdue!.... ſi la nation entre ici, je ſuis ruinée.

SCENE III.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

A LA lanterne! il eſt ici! (*à la maîtreſſe*) vous avez ici un accapareur... un ariſtocrate.... il faut le pendre..

LA MAITRESSE (*à genoux & pleurant*).

Graces, Meſſieurs, graces pour lui! Je vous jure qu'il n'a de pain que ce qu'il en faut pour noſſeigneurs les Députés!

LE PEUPLE (*appercevant la Peyrouſe*).

Le voici! le voici! à la lanterne!

LA MAITRESSE.

Ciel ! ce n'eſt donc pas mon mari qu'ils cherchent !

LA PEYROUSSE (*ſe débattant*).

Mais que me voulez-vous ?

LA MAITRESSE.

Meſſieurs les Citoyens, je vous aſſure que c'eſt un pauvre garçon qui ne ſe doute rien. Il eſt ſi loin d'être un accaparateur, qu'il n'a pas mangé un morceau de pain de toute la journée.

UN HOMME DU PEUPLE (*tenant un billet*).

Il ne ſe doute de rien ! le pauvre garçon !..... Tenez, liſez ce billet.

(*Il lit*).

Je prie le premier commis de la marine de vouloir bien veiller à des grains que j'ai ſur mon vaiſſeau, & qui ſont pour moi de la plus grande importance.

LE COMTE DE LA PEYROUSE.

Je vous proteſte, Meſſieurs, que ce ſont quelques ſacs de grains que j'apporte de mes voyages, pour faire des expériences.

LE PEUPLE.

Des expériences !... Oui, à nos dépens !... Tu vas faire une expérience que tu ne répéteras pas deux fois.... Allons à la lanterne ! (*Ils l'entraînent*).

UN DE LA TROUPE.

Attends, je vais faire ſon affaire ; j'ai quatre charges dans mon fuſil, (*il viſe la Peyrouſe, le manque & tombe à la renverſe*).

GUILLAUME.

Son fuſil a tiré à rebour, je crois qu'il s'eſt tué. (*Il veut ramaſſer le fuſil*).

LE PREMIER HOMME
(*qui a tiré*).

Ciel ! Guillaume, prends garde à

ce que tu vas faire ! il y a encore quatre coups à tirer.

GUILLAUME.

Ah bin, puisqu'ils sont si longtems à partir, je n'avons pas le tems de les attendre, j'allons le mettre à la lanterne.

SCENE IV.

LA MAITRESSE.

LE malheureux garçon ! il a l'air si doux, si honnête ! je gagerois qu'il n'est point coupable ! Mon dieu ! encore si nous n'étions pas libres, on auroit pu le juger... Apparemment que cela doit être comme cela pour la liberté, il faut d'abord chasser les Parlemens & la Justice... (*Elle regarde à la fenêtre*). Ciel ! le voilà pendu ! Cela suffoque !... Ah ! la corde casse... Je n'y puis tenir... Je me trouve mal... J'expire... (*Elle tombe*).

SCENE V.

BIMEAURA LA MAITRESSE.

BIMEAURA.

(Appercevant la maîtresse).

MADAME du Club? qu'avez-vous?... Elle se trouve mal... (*Il la secoue*) Madame du Club! Madame du Club

LA MAITRESSE (*revenant à elle*).

Où suis-je! ciel!... Est-il mort? le malheureux!

BIMEAURA.

Qui donc?

LA MAITRESSE.

Hélas! ce jeune homme qu'ils ont enlevé de chez moi?

BIMEAURA.

Non. soyez ttanqnille! C'étoit une erreur... J'ai commandé au Penple de se retirer.

LA MAITRESSE.

Tant mieux ! Monsieur ! c'est une bonne œuvre que vous avez faite...

BIMEAURA. (*à part*).

Ce sont d'autres victimes qu'il me faut.

LA MAITRSSE.

Par cet acte d'humanité, je vois bien que vous n'êtes pas de l'avis de ces brigands. Il faudroit les faire pendre avec tous ceux qui les payent & les conduisent... Nous aurons cette consolation là, n'en doutez pas. Ah ! Monsieur, que la liberté me fait peur; j'ai bien de la peine à m'y accoutumer.

BIMEAURA.

Cela viendra, Madame du Club ! cela viendra ! En attendant, allez vous mettre dans votre lit.

LA MAITRESSE.

Oh ! je le crois ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de goûter la liberté dans sa chambre bien fermée.

(*Elle sort*).

SCENE VI.

BIMEAURA (*seul*).

A QUEL affreux supplice me livrent l'incertitude & l'attente !... Non jamais il ne résistera à cette épreuve !... Elle ne peut enfin échapper à ma fureur !... Quelle vaste carriere va s'ouvrir devant moi. Reken fuira dans ses montagnes, Laibil rentrera dans le néant d'où il est sorti; Yetafet !... Yetafet ne vivra.... Yetafet périra.

SCENE VII.

BIMEAURA, MONTMICY, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA (*entrent successivement.*)

MONTMICY.

AH ! cher Bimeaura, que cette rencontre est heureuse pour moi. Depuis

un mois je cherchois à avoir avec vous un entretien secret.

BIMEAURA.

Que ne parliez-vous, mon enfant, vous connoissez mes dispositions pour vous.

MONTMICY.

Je sais tout ce que je vous dois; mais depuis long-tems vous ne m'avez rien fait faire, & si vous m'abandonniez à moi-même, je serai bientôt oublié du public.

BIMEAURA.

Vous ne vous plaindrez pas de ma négligence, quand vous lirez cette motion que j'ai preparée pour vous; elle vous fera le plus grand honneur; il s'agit d'anéantir tous les titres, de supprimer tous les cordons; soyez sûr que c'est du bon.

MONTMICI.

Je reconnois-là vos bontés paternelles,

BIMEAURA.

Allez la lire dans un coin ; j'apperçois Catepane qui vient à nous..... Eh bien, Catepane, vous êtes donc bien affligé des réflexions qu'on a faites ſur ces arrêts de ſurſéance.

CATEPANE.

Oh, cela ne me fait d'autre peine que le tort que cela fait à mon crédit ; c'étoit des choſes inutiles à dire ; mais Meſſieurs les journaliſtes ne ſe gênent ſur rien ; ils pourroient cependant ſe contenter de l'abandon que nous leur avons fait des ariſtocrates, & ménager les citoyens honnêtes.

BIMEAURA.

Que me donneras-tu ſi je te tire de cet embarras.

CATEPANE.

Ma foi, dix pour cent dans mon premier emprunt ; mais que ferez-vous Bimeaura.

BIMEAURA.

Tiens, vas méditer ce mémoire ſur

les économies à faire dans la maison du roi & celle de la reine; tu en tireras parti pour tes affaires; il y aura des arrangemens à prendre avec les gens à garder & ceux à renvoyer... Tu m'entends!

CATEPANE.

Si je vous entends! Je vous avoit deviné avant que vous n'eussiez achevé de parler.

ALMENANDRE.

Bon jour, Bimeaura.

BIMEAURA.

Ah! je ne m'attendois pas à cette surprise

(*Catepane se retire à l'écart pour lire.*)

ALMENANDRE.

Je ne croyois pas que ma présence vous fit cet effet. J'ai un assez grand intérêt pour me présenter souvent devant vous. Je compte toujours, comme vous savez, que vous me porterez au ministere de la marine; mais

mais je ne vois point réaliſer cette eſpérance.

BIMEAURA.

Patience, Almenandre; c'eſt déjà beaucoup pour un homme de votre âge d'avoir eru parvenir à ce poſte éminent. Mais voici votre frere Mola qui a plus que vous beſoin d'être conſolé. (*à Mola*) D'où te vient, mon cher Mola, cette ſombre triſteſſe?

MOLA.

Ah! d'où elle me vient! avec le plus grand deſir de faire, rien ne me réuſſit. Quand je fais le Ciceron on me hue; quand je deviens Céſar on me berne; il n'y a pas là de quoi ſe réjouir.

BIMEAURA.

Conſole toi, Mola, je te promets de te faire parler tous les jours à l'aſſemblée pendant un quart-d'heure, ſans te compromettre. Tu liras le procès-verbal; car je te ferai ſecrétaire de l'aſſemblée, en attendant que

ton frere puiſſe être ſecrétaire d'état. Adieu, mes enfans, je vous laiſſe enſemble, de plus grands objets m'attirent ailleurs.

SCENE VIII.

MONTMICI, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA,

MONTMICI [*finiſſant la lecture*]

C'EST parfaitement conſtitutionnel.

CATEPANE (*de même*)

Je ſuis très-content, ça rendra.

MONTMICI.

Meſſieurs avez-vous lu dans l'ami du peuple tout ce qu'on a dit de moi.

MOLA.

Je ſais que tu as pour toi l'*ami du peuple*; moi je n'exiſte que dans le *journal de Paris*, & cette exiſtence vaut bien la tienne. Ce journal a eu

depuis deux mois une grande vogue; il avoit d'abord adopté une plate gravité; il avoit de la prétentiou à l'impartialité, & on ne le voyoit que dans les maisons des aristocrates, qui appelloient cette maniere un excellent ton.

MONTMICI.

Ah! parbleu, c'est bien trouvé; c'est du bon ton qu'il faut avec la liberté.

MOLA

Ce sont de ces vieux radots qu'il faut leur passer; mais, ma foi, depuis quelques tems ce journal est devenu bien bon; il est plein de cette sainte fureur de l'égalité; il fourmille de ces raisonnemens terribles qui renversent tout; aussi il n'y a pas un cabaret où on ne le lise; on le préfere déjà au patriote; il a cela de charmant pour nous, c'est qu'il ne rend pas compte de nos séances, tout est du cru de l'auteur; il développe ses principes & ses opinions avec bien plus d'aisance qu'il ne pourroit faire dans cette dia-

ble d'assemblée, qui n'est pas endurante.

ALMENANDRE.

Et c'est en cela qu'il est plus utile. J'avoue que c'est lui qui a décidé mon opinion sur les biens du Clergé, par ce beau raisonnement qu'il a mis dans son Journal, raisonnement que je regarde comme une des plus grandes découvertes de ce siècle.

MONTMIY.

Qu'est-ce donc? Je ne me le rappelle pas.

ALMENANDE.

Lorsqu'il a dit: si le Clergé est propriétaire de ses biens, les Officiers de la marine se croiront aussi propriétaires des vaisseaux du Roi. Je trouve qu'il n'y a rien à répondre à cela. Voyez quelle adresse d'avoir lié cette affaire à la défense du Royaume, aux intérêts du commerce; moi qui vois la marine en grand, & qui ai des vues sur elle, je n'ai pu résister à ce trait de lumière.

MONTMICI.

Il faudra que je me faſſe de ſes amis. Car je n'ai pas été trop content de la peinture qu'a fait l'ami du Peuple de la manière dont j'ai lancé ma Préalable. La Préalable a, je l'avoue, de grands charmes pour moi. Cela évite les diſcuſſions, & met tout le monde d'accord. Si l'on avoit lancé la Préalable dès la première ſéance de l'Aſſemblée, nous ne ſerions pas où nous en ſommes.

MOLA.

Pour moi, quand je me permets de faire le Ciceron, j'ai toujours bien de la peine à me défendre de la diviſion. C'eſt ma Patrie. Cela donne double beſogne, & developpe le caractère.

CATEPANE.

Pluſieurs de mes amis m'ont conſeillé de me livrer à l'amandement; mais c'eſt un travail pénible, pour lequel je ne me ſuis pas ſenti bien diſpoſé.

ALMENANDRE.

Quant à moi, j'ai ſenti que lorſque tout le monde avoit penſé & diſcuté, la partie de la rédaction me meneroit loin, auſſi ai-je cru quelque tems que j'allois être ſecrétaire d'état.

MOLA.

J'avoue que je préfere à tous les miniſtères la gloire que s'eſt acquiſe le grand Banaver, le jour où par ſon éloquence ſublime & touchante, il a conſolé en quatre mots toute la France des prétendus attentats commis ſur Foulon & Berthier. Je n'ai d'autre ambition que la gloire de l'éloquence, je balancerois entre la campagne des annonciades & un bon mot de Romeſtierre.

CATEPANE.

Mais tu n'envies pas autant les rôles de Mounier, Lalli & Bergaſſe.

MOLA.

Ah! ce ſont de grands gueux.

MONTMIÇI.

Meſſieurs, voici une motion que je propoſe en peu de mots. Allons à l'opéra

MOLA.

Je ſuis de l'avis du préopinant.

CATEPANE.

Quoi, Mola, il faut te huer ſur une motion de ce genre là. Il falloit dire: jappuie la motion, puiſque tu parlois le ſecond; c'eſt à moi à être de l'avis du préopinant. Apprends au moins à les former.

ALMENANDRE

Meſſieurs, la délibération eſt unanime, car je donne ma voix pour la motion, ainſi, partons.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA PECHEILLAR.

BIMEAURA.

Sa douleur, cher Pecheillar, allarme mon cœur.

PECHEILLAR.

Tes allarmes ne sont que trop bien fondées. Tout est manqué. Le detestable dévouement du Roi, sa perfide humanité ont d'éjoué l'intrigue la mieux ourdie.... Mais à quoi sert-il de te détailler nos désastres.

BIMEAURA.

Ah! Parles, je t'en conjure, il est important de m'instruire.

PECHEILLAR.

Eh bien! apprends en peu de mots que cette colonne redoutable d'hommes déguisés, de soldats armés, d'artil-

lerie menaçante, n'ont pu ébranler le monarque dans sa résolution, il s'est présenté à son peuple avec la confiance d'un père. Nous avons répandu beaucoup de sang pour exciter au carnage, mais les Gardes-du-corps se sont laissé massacrer sans se défendre, victimes de leur modération & de leur obéissance. Rien n'a plus dérangé nos plans, que ce ridicule caprice, que les Aristocrates appellent un sentiment noble & généreux, auquel les Gardes-Françaises se sont abandonnés pour arracher à une juste mort les ennemis de la patrie. Cependant, au milieu de ce désordre, nous avons pénétré jusques dans l'appartement de la reine; les assassins, jusqu'à ce moment, ont soutenu leur resolution: si tu savois quel homme entretenoit leur féroce courage! enfin nous arrivons auprès du lit Royal, dix lances & vingt poignards se levent à la fois;.. la reine s'étoit sauvée, elle avoit trouvé un refuge dans les bras de son époux. Nous n'avons pas cependant encore renoncé à notre en-

trepriſe. Trois fois nous l'avons appellée ſur le balcon, & trois fois ſon courage & cet air de majeſté qui brille en ſa perſonne a déconcerté les conjurés... Les traitres n'avoient plus ni ame, ni bras, pour vouloir & pour agir... L'armée s'eſt enfin emparée de la perſonne du roi & de ſa famille, ils entrent dans la capitale.

BIMEAURA (*avec déſeſpoir*).

Ainſi Yetafet triomphe, & le monarque va voir augmenter l'amour de ſes ſujets! Tout eſt donc perdu!... Mais, non, il me reſte encore un parti puiſſant, l'intrigue & la terreur.

PECHEILLAR.

Voici une lettre qu'un de nos fidèles m'a chargé de te remettre en mains propres.

BIMEAURA.

Donne vîte... (*il la lit bas & finit haut*).

. . . . . .

. . . . . .

« Traitre ! je pars. Tu accuſeras » sans doute mon courage. Mais j'aime » mieux avoir l'apparence de la foi- » bleſſe, que de me couvrir avec toi » de la gloire des ſcélérats.

Le monſtre ! tout m'abandonne à-la-fois !

SCENE II.

MOUNIER, BIMEAURA, PEYCHEILLAR.

MOUNIER.

TU triomphes, Bimeaura, des nouveaux déſordres qui affligent la France !

BIMEAUKA (*à-part*).

Je triomphe ! j'ai la rage dans le cœur !

MOUNIER.

Le malheur rend peut-être injuſte ! mais ton nom accompagne toujours les gémiſſemens de la France déſolée.

BIMEAURA.

Je m'embarraſſe peu de ce que diſent les ennemis de la liberté.

MOUNIER.

Les ennemis de la liberté! ah, Bimeaura, ſonges que c'eſt moi qui te parle; & l'homme qui a le courage de braver le deſpotiſme du crime, eſt plus digne que toi de la liberté.

BIMEAURA.

Pourquoi donc te trouvons-nous toujours oppoſé aux vrais amis du Peuple.

MOUNIER.

Je ne me flatte point ici de t'inſtruire ou de te convertir. Tu ſais mieux que moi, qu'un homme impartial ne peut confondre la liberté avec la licence d'un parti & les excès du peuple. Tu ſens que nous ne pouvons pas croire à la liberté, lorſque le premier citoyen de l'état gémit dans les rigueurs de la captivité; lorſque

la force protectrice eſt anéantie de toute part ; lorſque la démocratie, incompatible avec notre population, notre poſition géographyque, & nos mœurs, eſt la ſeule reſſource qu'on nous offre, après l'anarchie dans laquelle nous ſommes plongés ; la liberté exiſte, dit-on, dans la balance des pouvoirs, & juges de quel côté panche la balance, puiſque de ſimples femmes ont ſuffi pour priver même de la liberté, le monarque qui doit contrebalancer les excès de l'autorité populaire ; tu ſens que lorſque la liberté, que tu prétends avoir conquiſe, n'eſt qu'une calamité publique, il eſt impoſſible de ne pas regretter celle qui nous étoit offerte & que nous obtenions ſans convulſion.

BIMEAURA.

Je reconnois-là les derniers regrets de l'ariſtocratie expirante, & qui ne peut rendre hommage à l'autorité ſouveraine du peuple.

MOUNIER.

Ce n'eſt pas à moi sans doute que

tu comptes en impoſer par cette ridicule expreſſion. Reſerves tes reſſorts uſés pour ce peuple malheureux que tes intrigues agitent. Sans doute il m'eſt démontré qu'il faut que le peuple règne pour que les ſcélérats intriguans ſoient maîtres. Tu ne t'es fait tribun que parce que tu ne pouvois être deſpote ; & ces prétendus ariſtocrates ſont ſi éloignés de te diſputer l'autorité que tu veux acquérir, que s'il étoit poſſible de rappeller le deſpotiſme, qui pour jamais a fui ces contrées, ils te rapprocheroient du trône. Au reſtte, je ne me diſſimule par tes ſuccès. Toi & tes coupables adhérants, vous n'avez que trop bien joué votre rôle ; vous avez ſupplanté ceux qui exerçoient l'autorité, pour vous mettre à leur place ; l'édifice de votre puiſſance s'élève au milieu des ruines ; le ſang a cimenté vos trophées, mais ſonges que les larmes peuvent les diſſoudre. Le dernier terme de l'autorité eſt ſouvent la perte des ambitieux, actuellement que vous l'avez toute acquiſe...

BIMEAURA (*à-part*).

Toute acquiſe ! ce mot eſt cruel, au moment ou elle m'échappe !

MOUNIER.

Nous allons voir quel uſage vous en ſaurez faire. Crois-tu que la liberté ne répugne pas à ces recherches inquiſitoriales, à ces délations, à ces entraves qui gênent & l'opinion & la marche des citoyens.

Il eſt plus dangereux d'approfondir la conduite de nos démagogues, que celle de nos anciens deſpotes. Enfin je ſuis un citoyen comme toi, libre comme toi, & il me faut un eſpèce de courage pour dire que je déſapprouve tes principes.

Je crois que tu bouleverſes ſans précaution ma triſte patrie, & je ne puis éclairer mes concitoyens ! ſi tu ne déſirois que le bonheur de la France, pourquoi étouffer nos voix au lieu de juger nos principes. Crois-tu que la fureur & l'emportement ſoient des ſituations faites pour des légiſlateurs ?

Nous espérions une constitution sage d'un pouvoir législatif, & nous ne devons plus attendre qu'une révolution funeste d'un pouvoir convulsif.

Tout est à-la-fois ébranlé, tout est à l'essai dans l'Empire, les passions s'agitent dans tous les sens, c'est sur ce fond mobile que tu compromets les destinées de la France, que tu prétends élever tout-à-coup un édifice où nos mœurs, nos habitudes & nos sentimens seront également contrariés. Ah? rends au charlatanisme la magie des surprises & que la saine politique déploie avec sagesse l'art heureux des tempérammens!

BIMEAURA.

Il n'est pas juste que je reçoive seul cette bordée de patriotisme, j'en abandonne le reste à l'ambitieux qui se présente.

SCENE

SCENE III.

MOUNIER, YETAFET.

MOUNIER (*à Bimeaura qui sort*).

OUI, sans doute, je n'ai pour tous les hommes qu'un poids & une balance.

YETAFET.

Ce n'est pas moi, j'espère que vous confondez avec ce traitre.

MOUNIER.

Yetafet, vous n'attendez pas de moi, que dans ce moment d'attentat de tous genres, je déguise mes opinions; plus vous avez élevé votre puissance, plus j'exale ma liberté & mon courage.

YETAFET.

Que dites-vous de ma puissance? Je ne fais qu'obéir au peuple qui commande.

MOUNIER.

Je suis familiarisé avec le langage du démagogue il doit l'attribuer tout au peuple qu'il conduit. Mais enfin, Yetafet, vous n'espérez pas pouvoir étouffer ce cri qui vous demandera éternellement compte de la liberté de notre roi; vous direz sans doute un jour pourquoi, vous avez ignoré seul dans Paris les mouvemens du peuple; pourquoi vous avez assuré que tout étoit calme, au moment ou on alloit tout égorger. Je ne vous dirai qu'un mot. Ou vous avez fomenté ces derniers troubles; & vous êtes un traitre; ou vous les avez ignorés & vous êtes un général incapable. Il faut ici sacrifier votre conscience ou votre amour propre. Je vous abandonne peut-être aux déchiremens de l'un & de l'autre.

(*Il sort*).

SCENE IV.

YETAFET, (*seul.*)

ILS ne m'ont que trop deviné ! j'espérois conserver ma popularité & mon crédit... L'un & l'autre sont également compromis ; je n'ai trompé ni le monarque, ni le peuple, & dans cette affreuse journée, j'ai donc uniquement servi les intérêts de Bimeaura.

SCENE V.

LA PEYROUSSE, YETAFET.

YETAFET, je me mets sous ta sauvegarde. J'ignore tous les nouveaux usages de ma patrie & mes moindres actions deviennent des crimes. Sauvez-moi des périls où mon ignorance me plonge.

YETAFET.

Ton embarras me touche & tes peines ne dureront pas long-temps. Je te faits caporal dans la milice, endosse l'uniforme, alors tu pourras agir & parler. Rends compte de tes travaux à l'assemblée, & peut-être obtiendras-tu pour récompense l'honneur d'assister à une de ses séances. Adieu.

SCENE VI.

LA PEYROUSE, (*seul.*)

VOILA donc le terme de mes travaux pénibles. Mais je dois m'oublier moi-même au milieu des malheurs qui accablent mon roi.

SCENE VII.

LA PEYROUSE, O PARIA.

O PARIA (*tout couvert de rubans*).

PARTONS pour la France, capitaine! partons, je viens de voir apprêter le repas de nation! des têtes sanglantes! des cadavres déchirés! c'est quelque bête féroce qui vit de chair humaine, partons pour la France. Partons.

LA PEYROUSE.

D'où vient cet accoutrement nouveau?

O PARIA.

'est un préservatif contre sa voracité.

LA PEYROUSE.

Oui, partons, o Paria, fuions ces terribles contrées. Je croyois y reçe-

voir un autre accueil, & si tout le monde n'est pas dupe, la découverte des gens qui profitent de cet affreux boulversement, sera le problême dont la solution occupera mes vieux jours.

FIN.